LE MONDE DES LIVRES

"Radicant. Pour une esthétique de la globalisation", de Nicolas Bourriaud : esthétique du déracinement

L'auteur, critique d'art, commissaire d'exposition et ancien codirecteur du Palais de Tokyo à Paris, publie un essai habile consacré à l'art contemporain.

Par David Zerbib

Critique d'art, commissaire d'exposition et ancien codirecteur du Palais de Tokyo à Paris, Nicolas Bourriaud a acquis une notoriété internationale, à la fin des années 1990, avec sa théorie de l'*"esthétique relationnelle"*. Cette formule désignait la capacité de l'art contemporain à recréer du lien entre les individus. A l'époque, elle avait pu agacer plus d'un philosophe, curieux de savoir quelle esthétique ne serait pas fondamentalement "relationnelle"...

Son nouveau livre se présente comme un manuel de navigation. Il affirme que l'art, dont les formes visibles dans les musées et les galeries proviennent de plus en plus des quatre coins du globe, peut nous apprendre à circuler dans un monde où marchandises, capitaux et informations connaissent un mouvement planétaire continu. Un tel contexte implique de nouveaux enjeux artistiques et esthétiques : *"Les artistes, sous n'importe quelle latitude, ont aujourd'hui pour tâche d'envisager ce que serait la première culture véritablement mondiale, note Bourriaud. Mais un paradoxe s'attache à cette mission historique, qui devra s'effectuer contre cette mise au pas politique que l'on nomme "globalisation", et non pas dans son sillage."*

Cette *"esthétique de la globalisation"* se veut donc une entreprise critique. Elle cible d'abord la théorie "multiculturaliste" anglo-saxonne. Celle-ci, sous prétexte de reconnaître toutes les cultures contre la domination de l'universalisme occidental, ne ferait qu'enfermer chacune dans une origine indépassable - à l'Africain l'africanité, au Coréen la coréanité... Il s'agit donc d'abandonner tout à la fois le vieux récit du progrès moderne et la théorie multiculturaliste postmoderne. Dans ces conditions, comment résister à l'uniformisation culturelle sans perdre ses repères ?

La solution de Nicolas Bourriaud est métaphorique, voire botanique. Le lierre, le chiendent, le fraisier : voici des plantes *"radicantes"*, qui s'adaptent aux terrains où elles poussent tout en créant de nouvelles racines. Elles ne sont pas "radicales", comme la fleur au fusil d'une certaine modernité, avec racine unique et puissance conquérante. Radicante, par exemple, la logique d'artistes comme le Thaïlandais Rirkrit Tiravanija, qui reconstitue des lieux par où il a transité, la Slovène Marjetica Potrc qui séjourne dans un bidonville de Caracas ou le Camerounais Barthélemy Toguo, dont les aquarelles conjuguent les références culturelles. Ces *"sémionautes"* voyagent dans les signes et les langages, ils composent des "formes-trajets" où c'est le déplacement qui importe, ils ouvrent un *"laboratoire de l'identité"* où priment les mouvements de traduction.

Contre une postmodernité de la confusion culturelle, Nicolas Bourriaud en appelle donc à une *"altermodernité"* du réenracinement pluriel. Souvent habile, son analyse permet de donner sens, en

quelques mots, à des oeuvres qui passent généralement pour dér[illegible]ic. Elle pose aussi d'importantes questions liées aux fonctions politiques de l'art co[illegible]n. Reste ce problème : la propre forme-trajet du livre, *"écriture vagabonde"*, *"présentation powerpoint"* ou *"critique d'art du monde"*, met en cause le flottement postmoderne en reprenant son style même. En effet, il ne suffit sans doute pas de changer de préfixe, et de remplacer "post" par "alter", pour relancer la modernité comme ambition de rupture. Quant à la notion de "radicant", elle souffre de négliger la mise en garde de Deleuze contre l'usage métaphorique des concepts. Enfin, une telle théorie tient peut-être un peu vite pour acquise la globalisation elle-même. Car au-delà de la circulation permanente des signes et des images, le monde matériel apparaît plus clivé que global. Les "sémionautes" risquent de nous le faire oublier, eux qui voyagent plus facilement que bien des migrants.

David Zerbib